

## **De différentes manières de « faire couple »**

### **La folie à deux**

Marie-Jeanne Gérard-Segers

La question du couple ouvre implicitement celle de l'altérité ; elle ouvre également l'énigme de l'amour, avec la double équivoque de l'objet et de la position du sujet ; la sexualité, enfin, donne au couple un sceau décisif. Dans l'étude d'un thème aussi complexe, j'ai trouvé des éléments dans la voie du cas clinique et dans celle du mythe. J'ai voulu reprendre un questionnement familier à chacun et cependant si souvent étranger à la pratique clinique de la psychanalyse : l'éthique de la psychanalyse est-elle une érotique ? Cette érotique passe-t-elle par l'autre, par le couple et dans quelles conditions ? Si c'est le cas, comment définir une érotique et comment pratiquer la cure conformément à ce programme qui suppose une position particulière du sujet par rapport au désir. Le cas clinique et le mythe nous apportent des éléments de réflexion. Une érotique suppose que l'on agisse en conformité avec son désir ; encore faut-il en payer le prix. Sur la voie de leur désir, certains s'avancent d'une manière qui les mène au néant de la répétition du symptôme ; certains vont jusqu'à entreprendre leur propre mort. D'autres préfèrent « subir l'interdit plutôt que d'encourir la castration » . Dans le couple tout ceci se partage à un point qui n'est pas loin, dans certains cas, de constituer une « folie à deux ».

L'exposé qui suit est clinique ; il fait état d'un cas de psychiatrie légale, le cas d'un couple de parents meurtriers à propos desquels l'expertise avait, en 1988, conclu à la folie à deux. Ce cas clinique permettra de répondre à une partie des questions avancées ci-dessus. Pour la suite des questions proposées, qui avaient reçu un début d'élaboration dans la conférence prononcée à ce sujet à l'Université catholique de Louvain , un texte sera publié ultérieurement pour prendre en

compte les éléments qui exigent un travail plus approfondi : la reprise des éléments psychanalytiques qui permettent de parler de « couple inconscient », une reprise de l'ouvrage classique de Suzanne Lilar sur le couple pour mettre en perspective une conception moderne du couple, la définition d'une érotique qui apparaît dans la philosophie, la mythologie et la littérature, et enfin, l'affirmation d'une spécificité d'un abord féminin et masculin de la question du couple.

## **La folie à deux**

Un délire à deux, un délire pour deux : la folie à deux propose l'existence d'un partenaire en folie. Legrand du Saulle (1871) décrit la persécution communiquée ; Lasègue et Falret (1877) parlent de folie communiquée ; Baillarger (1873) et Régis (1880) distinguent la folie simultanée de la folie communiquée . Confirmant le rapport qui apparaît d'emblée entre persécution et folie à deux, Lacan évoque la folie à deux dans sa thèse sur la psychose paranoïaque et dans son commentaire du double crime des soeurs Papin. Cette entité est reprise d'une manière méthodique dans *Marguerite ou l'Aimée de Lacan* et dans *La « solution » du passage à l'acte* . Il apparaît que le délire est et reste intrasubjectif, même s'il peut se suggérer dans quelques rares cas. En revanche, une configuration intersubjective très particulière est nécessaire pour qu'un délire éclate. Lacan fait, dès les premières séances de son séminaire sur les psychoses, un sort aux affirmations psychiatriques de l'auto-suffisance du délirant. Il reconnaît à la folie à deux un caractère exemplaire, ceci dans son texte sur *Les Complexes familiaux* . Lacan commente le geste des soeurs Papin en disant qu'elles n'avaient pas même entre elles la distance qu'il faut pour se frapper . Altérité, distance, discrimination : c'est la fonction de l'ordre symbolique qui est en cause dans les psychoses. Frapper devient pour cet étrange couple de soeurs une tentative désespérée de mise à distance ; cette tentative est désespérée car elle tente un forçage : celui d'inscrire une discrimination, fondatrice d'altérité, qui ne l'est pas dans le registre symbolique pour ces sujets.

Allouch nous montre que le concept de folie à deux n'a jamais quitté les préoccupations de Lacan et qu'il est même exemplaire à condition de l'élever au nombre de trois - folie au moins à trois - de toute psychose et en tous les cas de la paranoïa. Ainsi, la soeur d'Aimée se profile à l'horizon au-delà d'Aimée et de ses persécuteurs, tandis que l'ombre de la mère plane au-dessus du couple des soeurs Papin. C'est le mérite de ce récent travail d>Allouch de souligner

l'importance d'un troisième personnage dans la paranoïa. Là où il y a un paranoïaque, il faut en chercher deux autres ou encore, un troisième passe le plus souvent inaperçu derrière la dramatisation qui occupe les persécuteurs-persécutés.

Le délire à deux apparaît dans un cas de psychiatrie légale qui a secoué l'opinion publique en Belgique en 1988. Son analyse révèle qu'un troisième personnage : l'enfant, ici enfant unique, constitue le thème idéique commun pour ce qui se révèle être l'inconscient du couple ou, plus exactement, le couple inconscient. L'enfant est le support d'un enjeu inavouable pour les parents ; cet enjeu est impossible à dire mais ne cesse pas de s'écrire dans les symptômes, de s'inscrire dans les corps. Le suicide de leur fils unique déclenchera chez les parents une crise sacrificielle, déroutée de toutes les valeurs autant que suspension des inhibitions qui les conduira finalement au meurtre. Le suicide de l'enfant à l'occasion d'une déception amoureuse indique, pour le moins, une détresse subjective insupportable et le cas présenté suggérera que le « troisième » du paranoïaque peut être l'enfant.

On assiste dans ce drame à la matérialisation d'une thèse chère à Lacan, celle du crime et du criminel comme version aliénée de l'homme normal, version aliénée du couple, de l'enfant unique, de la famille. De la thèse de Lacan sur la criminologie, il ne reste que sa proposition d'irréaliser le crime pour le comprendre, dans sa dimension symbolique soit celle qui fait véritablement sens pour l'inconscient, ce qui n'est pas une déshumanisation du criminel. L'irréalité du crime a ceci de particulier dans le cas qui nous occupe qu'il n'a pas pour cause la haine de classe - comme on a pu le suggérer pour les soeurs Papin - ou la vengeance du couple, mais la structure psychotique à travers laquelle le meurtrier frappe l'idéal du maître qu'il porte en lui, obéissant à son insu « à l'impératif de la réalité aliénée que définit la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave ». Seul l'éclairage symbolique de la psychanalyse peut permettre de comprendre le geste autrement totalement absurde et incompréhensible du couple.

**Les faits.** Le 5 décembre 1982, Lucien se suicide d'une balle dans la tête devant la maison de son ancienne petite amie. Il a 22 ans. Le 5 novembre 1983, le docteur C est assassiné dans la banlieue d'une ville universitaire ; il a le crâne fracassé ; près de lui, une grosse pierre, amenée là spécialement, a été utilisée pour le meurtre. Au premier abord, il n'y a aucun suspect, aucun mobile à ce meurtre. Le docteur C n'avait pas d'ennemi connu. En juin 1985, une lettre anonyme est envoyée à la veuve du docteur C ; on y propose à madame C, et « dans son intérêt », de prendre connaissance d'un bristol joint à la lettre anonyme, présenté comme ayant été écrit de la main de l'ancienne petite amie de

Lucien, compromettant celle-ci dans le meurtre du médecin. Cette lettre anonyme, véritable bévue, permet de retrouver la trace des assassins du docteur C : ce sont les époux D, les parents de Lucien qui s'était suicidé onze mois plus tôt, jour pour jour. Après une analyse graphologique confondante de la lettre envoyée à la veuve du docteur C, les époux sont arrêtés en 1986 et leur procès a lieu en 1988.

Le couple est examiné par six psychiatres. Deux d'entre eux, commis par le juge d'instruction, concluent à la névrose. Le troisième, à l'invitation de l'avocat de la défense, soutient la thèse de l'irresponsabilité. Les deux experts suivants sont à nouveau désignés par le juge d'instruction et concluent à la névrose du couple. Le dernier expert enfin, sollicité par la défense, conclut à une folie à deux. Madame D est selon cet expert le personnage actif du couple ; il faut entendre par là qu'elle entraîne monsieur D dans un délire à deux. Le jury d'assises se prononce finalement pour la responsabilité et donc la culpabilité des époux ; il les condamne à 20 ans de réclusion. Le commentaire de madame D à l'audition de la sentence sera « Heureusement, on a la même chose ! ».

Une interprétation psychanalytique du drame confirme la présence d'une folie à deux, mais elle révèle en revanche que c'est monsieur D qui entretient la folie à deux et non pas son épouse. Après le décès de leur fils, les époux D ont construit petit à petit un délire. Bien qu'ils soient au moment des faits âgés de 50 ans seulement, ils remettent leurs affaires et réalisent leur fortune pour se consacrer à la mémoire de leur fils. Ils se rendent tous les cinq du mois en pèlerinage sur sa tombe, ensuite sur les lieux de sa mort, à la suggestion de madame D il est vrai. Mais il n'y a pas que cela. Ils rangent sa chambre, épluchent ses papiers, lisent ses notes, fouillent ses comptes. Ils cherchent. Ils interrogent les gens qui ont connu leur fils et, notamment, le docteur C dont ils ont retrouvé la trace. Ils ont refusé de croire au suicide de leur fils avec une véhémence qui avait à l'époque attiré l'attention du milieu judiciaire. Dès lors les choses sont simples, puisqu'il n'a pu se tuer, il a du être assassiné ou alors, dira son père, « c'était un suicide commandé ». Dès lors une nouvelle rencontre avec le docteur C prend tout son sens. Ils voulaient une fois de plus lui demander des explications, mais ils l'avaient fait tant de fois, qu'ils craignaient d'être à nouveau éconduits. C'est pourquoi ils ont imaginé de l'appeler dans un endroit isolé pour venir en aide à une dame « tombée en allant faire ses besoins » ; la pierre est là pour rendre l'explication plausible. L'idée leur était venue de lui donner une bonne correction ; le docteur C aurait, diront-ils, donné des conseils à leur fils sur « les bons moyens de se suicider ». Ensuite, ils s'emportent et le tuent ; elle passe à son mari un marteau, qui était dans la voiture, pour l'achever.

Quant au bristol, l'idée viendrait de ce que, si le suicide a été « commandé », c'est par le petit ami actuel de l'ancienne petite amie de leur fils. Madame D présente en prison un bref accès hallucinatoire. À propos du meurtre, elle parlera d'une succession de hasards malheureux, d'une fatalité. Elle s'effondre pendant l'enquête lorsqu'il est question d'exhumer son fils, disant « qu'une violence sur un cadavre, c'est horrible ! ». Concernant le suicide commandé de leur fils, monsieur D déclare avoir observé des faits troublants dans sa chambre d'étudiant ; ce sont ces faits qui les ont fait douter : un verre rempli de liquide était posé sur la table ; l'analyse révèle qu'il s'agit d'urine. Or, leur fils était « narreux » (délicat, dégoûté). Au cours de l'enquête qui suit son arrestation, monsieur D déclare avoir les « oreilles qui hurlent » ; en fait il est dépressif et réclame le médicament qui lui convient – Tryptisol/Valium – et qu'on lui refuse en prison.

tr / valium Au contraire de madame D, l'acte meurtrier n'apaise rien chez le mari. Sa quérulence continue de plus belle. L'ex-petite amie de leur fils est visée. Monsieur D déclare lors de l'instruction « personne n'a intérêt à un procès ; je serai obligé de tout dire sur le compte de cette fille » et il ne doute pas que ces déclarations seront confondantes pour elle. Plus tard, monsieur D accusera le nouveau petit ami d'avoir « commandé » le suicide et ainsi suit une série de responsables du suicide. Madame D quant à elle abandonne toute quête et les remords lui viennent à l'idée d'avoir fait des orphelins : les enfants du docteur C vont souffrir alors qu'ils essayaient précisément de réparer un dommage causé à un enfant, leur propre fils.

**Qui sont-ils ?** L'histoire qui suit semblera au lecteur marquée d'une sorte d'évidence, celle qui résulte d'une répétition apparente dans la restitution de la continuité des événements de la vie des époux D. Cette évidence est celle d'un « contenu manifeste » dont le « contenu latent », composé de haine plus que de tout autre chose, ne sera jamais évoqué par les époux.

Michel a 50 ans lors du crime ; il est né dans un petit village qu'il ne quittera jamais. Il se présente comme un homme malade des nerfs qui n'attend que la réunion avec sa femme dans une clinique « où l'on paye ». Malade des nerfs, il l'est depuis longtemps. Sa naissance a eu lieu sous le signe de la mort, naissance pénible et dramatique, quelqu'un a crié « Sauvez la mère ! » ; on l'a laissé pour mort. On lui aurait finalement cassé un bras pour le faire crier. Son enfance est marquée par les graves phobies de sa mère le concernant. Elle le couvait tant qu'elle le rendait ridicule aux yeux de ses camarades d'école. Il ne pouvait rien faire sans que sa mère l'accompagne de peur qu'il lui arrive quelque chose. Il a dû, quant à lui interdire à sa femme de faire la même chose avec leur fils. Cette

dernière le conduisait par la main à l'école et ne pouvait s'empêcher de faire le tour de l'école à vélo, pour voir...

C'est à l'âge de onze ans qu'il subit un véritable traumatisme. C'était la guerre. Un avion qui passe mitraille la région. La nouvelle circule selon laquelle « D » est mort ; le nom ressemble à celui de son père à une lettre près. Michel entend le nom de son père, il croit que son père est mort. Depuis ce moment apparaissent des crises de larmes, d'étouffement et des insomnies. À partir de ce moment il travaille moins bien à l'école, qu'il abandonne finalement pour aider son père dans le commerce. Il lui restait une année scolaire pour terminer un cycle d'études complet. Le soir, sur un banc devant la maison il parle avec sa jeune voisine orpheline de mère. Quelque temps plus tard, à l'occasion de son départ pour le service militaire, ils se rendent compte qu'ils s'aiment ; ils se marient. Il a 24 ans, Brigitte a 22 ans. Aussitôt après son mariage, il fait une dépression. C'est sa femme qui lui remonte le moral, il prend des médicaments. Ils développent ensemble le commerce très activement.

Après 4 ans de mariage, un enfant s'annonce et cet événement est immédiatement accompagné d'angoisses et d'inquiétudes. L'accouchement se passe très mal. Après la naissance de Lucien, Brigitte ne quitte plus le lit. Michel doit la conduire chez tous les médecins. Il intervient pour aider sa femme accablée de maux. Il insiste chez les médecins, leur démontre leurs mauvais diagnostics, pousse à en consulter d'autres ; il pense à l'éventualité d'un cancer. Rien n'y fait, elle ne va pas mieux. Ce faisant, s'occupant des problèmes physiques de son épouse, Michel pense moins à sa propre santé. C'est, cependant, lorsque son fils a 12 ans qu'il fait une seconde dépression, soignée également par des médicaments dont il impose la prescription à ses médecins. Mais sa femme est toujours malade ; c'est alors qu'il la pousse à se faire opérer. On procède sur l'insistance du mari à une hystérectomie. Brigitte dira « moi, je ne demandais rien ; mais, avec le cancer, on ne sait jamais ». Après cette opération, sa femme devient encore plus malade, mais cette fois, ce n'est plus physique, ce sont les nerfs. Ils consultent à nouveau un grand nombre de spécialistes : homéopathes, chiropracteurs, neurologues. Ils iront jusqu'en Suisse pour consulter, mais, devant la proposition d'une hospitalisation en psychiatrie, elle lui fait promettre de ne jamais laisser faire cela. Michel dira « Nous étions debout dans le train, j'ai tout fait pour elle ».

Du fils, il est peu question, sauf pour dire qu'il avait tout et tous les dons : doué pour l'école, il pratiquait en outre la musique. Le père en parle dans les termes suivants : « C'est un enfant exceptionnel, un as, un dieu... ! ». L'enfant a grandi, il est temps de choisir des études supérieures ; il pouvait choisir n'importe quoi, il

était tellement doué ; il fera un régendat pour pouvoir rentrer tous les soirs. Des problèmes apparaissent lorsque Lucien tombe amoureux ; la relation aboutit à une rupture et à une déprime. Un beau jour, Lucien quitte la maison pour se suicider, il a les médicaments de sa mère en main. Le père dira « J' ai couru derrière lui, je l'ai sauvé, j'ai tout fait pour lui ». Ensuite les choses s'arrangent.

C'est alors que Lucien décide de changer d'études ; il décide d'entreprendre la psychologie. Pour le père, c'est une catastrophe ; il ne le supporte pas et, dès ce moment, il cesse de lui parler. Quelques mois plus tard, Lucien va habiter dans la cité universitaire voisine ; on lui offre une voiture pour qu'il puisse rentrer plus souvent. « Il avait tout pour être heureux ». Le 5 novembre, il meurt d'une balle dans la tête.

Brigitte a deux ans de moins que Michel. Sa naissance est précédée par la mort d'un frère malformé qui n'a vécu que quelques jours. Cet événement est tenu secret par la famille. Du fait de cette première naissance, la mère de Brigitte s'occupe peu d'elle. À la naissance, on l'aurait laissé pleurer pendant 3 jours. « À part cela » dit Brigitte « c'était une bonne mère ». Comme c'était un café à la maison, Brigitte est très tôt mise en pension parce que ce n'est pas un milieu convenable pour elle. Pendant son enfance, son grand-père paternel se suicide, ainsi que deux oncles paternels. Elle a également le souvenir douloureux de la mort par leucémie d'une amie de son âge.

Elle rentre de pension à 15 ans pour soigner sa mère atteinte d'un cancer ; cette dernière meurt un an plus tard. Après le décès de sa mère, Brigitte reprend le café ; elle a 16 ans ; elle a déjà mal au dos, au ventre, des règles douloureuses ; en fait, elle a toujours été malade. Elle abandonne ses études et la musique ; elle est triste. C'est à cette époque qu'elle parle avec son voisin, Michel, dont elle tombe amoureuse au moment où il doit partir au service militaire. Ils se marient et travaillent ensemble (charbon, mazout). Ils sont âpres au gain ; il conduit le camion, elle fait les comptes ; ils deviennent riches.

Aussitôt enceinte, la grossesse de Brigitte est hantée par l'angoisse d'une malformation de l'enfant et la peur de la souffrance. Elle se rappelle le récit de la naissance de son mari et le cri du médecin « Sauvez la mère ! ». L'accouchement dure 27 heures, on pense à une césarienne, puis utilise les forceps. Aussitôt après la naissance apparaissent de multiples complications : polypes, saignements, abcès ; le mari craint le cancer. Nouveau branle-bas médical à son chevet. Malgré tous ses problèmes physiques, le moral de Brigitte est bon, jusqu'au jour de l'hystérectomie. À partir de cette intervention, elle est malade des nerfs, découragée et reste au lit. Elle refuse énergiquement une hospitalisation en

psychiatrie et fera, quelques trois ans plus tard, une tentative de suicide. Elle était fatiguée d'être déprimée et pour se suicider, elle avale des antibiotiques, car « il y a une tête de mort sur la boîte ».

Elle parle peu de Lucien. Elle n'était pas opposée au changement d'études et continuera à lui parler malgré son choix. L'idée de la voiture vient d'elle « pour qu'il revienne souvent ». La mort de Lucien est une catastrophe ; c'est elle qui force son mari aux pèlerinages sur la tombe. Les médecins leur conseillent d'arrêter, considérant qu'il s'agit d'un deuil pathologique, mais rien n'y fait. Elle prépare avec son mari « l'explication » avec le docteur C ; « On a frappé tous les deux, je lui ai passé le marteau ».

### **Le couple inconscient**

Quelques signifiants communs nouent les représentations pour le couple meurtrier : le maître, le médecin, la maladie, la mort, l'argent. Le maître, c'est incontestablement sous les traits du médecin qu'il est ici frappé à mort. Le recours au médecin, sa présence et ses paroles décisives, président littéralement à ce qui, dans la famille, fait « naissance commune ». Trois naissances sous le signe de la mort, même celle de Lucien, anticipée fantasmatiquement sur le modèle de celle de Michel, laissé pour mort, et de l'oncle malformé. Puis il y a le cri « Sauvez la mère » jeté par un médecin à la naissance de Michel.

Le recours au médecin est constant, mais il est avec une constance tout aussi remarquable annulé par Michel qui se substitue à lui pour toute décision, imposant prescriptions et intervention chirurgicale, refusant l'hospitalisation. L'altérité du médecin est radicalement désavouée, à la fois mise en scène et niée. Ceci constitue un désaveu de la fonction d'un tiers. Le même désaveu est remis en scène dans les symptômes des époux, leurs maladies, leurs morts. Le médecin se trouve ainsi réduit, privatisé par Michel. Il n'introduit aucune médiation entre le malade et son symptôme, entre les époux, entre les parents et leur fils, entre l'inculpé et son acte (tout au moins en ce qui concerne l'époux D, pour ce dernier point).

Le cri « Sauvez la mère », énoncé par le médecin à la naissance de Michel, était tout bonnement un arrêt de mort pour l'enfant qui fut d'ailleurs « laissé pour mort ». « Sauvez la mère » constitue en effet une version obstétrique pieuse de « sacrifiez l'enfant », puisqu'il faut choisir. À quoi l'enfant, Michel, répond

cinquante ans plus tard, cheminant à travers un dédale de raisons obscures que Brigitte désignera comme une « succession de hasards malheureux, une fatalité », « tuer le médecin » le docteur C qui a tué l'enfant, ici son fils Lucien. Destin inconscient de la représentance pulsionnelle pour Michel : la haine inconsciente atteint assurément son objectif, après être passée par une série de rationalisations qui ne tiennent pas debout sans une interprétation symbolique : Michel tue le médecin auquel il prête des vœux de mort à l'égard des enfants ; il vise en outre d'autres vies par ce meurtre : celle de l'ancienne petite amie de Lucien et celle de son ami actuel qui devraient, suivant le scénario de la lettre anonyme, être accusés du meurtre du médecin et jugés en conséquence à la place des époux. On assiste ainsi à une généralisation de la haine meurtrière, à une projection sérielle de celle-ci.

Le médecin, comme les juges et les psychiatres, constitue dans nos sociétés occidentales un représentant de la Référence au sens donné par Legendre à ce terme dans son analyse du fondement des institutions, Tiers, Père symbolique, Père mort. Cette fonction du Tiers n'existe pas pour Michel, elle est précisément déniée par lui, indiquant par là de son côté une infirmité subjective. Il n'est pas marqué par la limite. Michel s'est octroyé la toute-puissance, y compris celle de faire justice lui-même, allant jusqu'à nier à son fils un droit quelconque à la différence. Cette infirmité subjective qui résulte de l'absence de limite, il l'a transmise à son fils. Il s'agit finalement d'une impasse pour toute la famille et bientôt d'une faillite symbolique généralisée : un fils suicidé, des parents assassins : trois meurtriers .

La personnalité du docteur C vient confirmer cela. Suivant sa réputation dans la région, ce n'était pas un médecin comme les autres. Sa pratique ne s'en tient pas à la seule application d'une technique médicale ; il reconnaît aux actes médicaux une dimension humaine et subjective au point d'être consulté par les jeunes étudiants en difficulté pour dépression ou toxicomanie. Il écoute les jeunes et par son écoute et sa disponibilité les aide. La dimension de la parole est présente dans sa pratique et avec elle une place est laissée au sujet. À ce titre, la rencontre des époux D et du docteur C a dû présenter une dimension tout à fait particulière ; quels échanges ont pu mettre les époux dans une telle fureur ? Qu'est-ce qui s'est, dans cet échange, actualisé pour eux faisant basculer le délire dans le passage à l'acte ?

On peut supposer que le désaveu du sens des symptômes est devenu impossible. La projection de la haine, depuis longtemps mise en scène par les époux, échoue avec la tentative de « désavouer » la mort. Le médecin prend alors la figure du persécuteur. Sur les voies d'une bascule psychique chez les époux, plusieurs

hypothèses sont possibles. Le médecin présente la fonction symbolique paternelle, celle-là même qui est en souffrance chez Michel et Brigitte. Dès lors, les époux basculent dans ce qu'ils veulent précisément « réparer » trahissant involontairement leur identification meurtrière ; ils tuent pour réparer la mort, emportés par une obscure fatalité. Deuxième hypothèse, la haine constitue le renversement d'un amour homosexuel impossible à reconnaître de la part de Michel, pour son fils tout d'abord, pour le docteur C ensuite, mis en position d'idéal. Pour Brigitte, les mêmes personnages joueraient un autre drame, celui d'un deuil pathologique. À cette dernière hypothèse, on peut justement opposer l'argument que l'amour suppose un « autre », implique une altérité des sujets qui n'est pas réelle pour Michel qui s'applique à anéantir toute altérité, toute différence. Qu'a-t-il en effet reconnu de son propre fils, soit disant tant aimé ? Il s'agit indiscutablement de passion chez les époux D, mais elle n'est passion amoureuse que par analogie. C'est en effet la haine qui fusionne les époux. Il faut donc ici, comme dans la paranoïa, déplacer l'accent de l'*homosexualité* à l'*homosexualité* en ce qui concerne Michel tout au moins. Brigitte suit.

On ne peut parler du médecin sans évoquer l'étrange fonction des innombrables plaintes physiques et des innombrables maux des époux. Que représente le « discours » incessant du corps souffrant dans la névrose et dans la psychose, dont le docteur en médecine reste l'interlocuteur privilégié au point de prendre la figure du persécuteur bientôt persécuté. La situation est ici différente pour Michel et pour Brigitte. Michel souffre surtout de dépressions, c'est « des nerfs » qu'il est malade ; pour le reste, les médicaments lui suffisent et il se dévoue entièrement à sauver sa femme. Il cherche des traitements, des médicaments, des interventions appropriées. Un phénomène de contre-investissement est ici massivement à l'oeuvre, auquel son épouse se prête avec une docilité mortifère ; elle va de plus en plus mal.

Pour Brigitte, la maladie a un tout autre sens à propos duquel je voudrais rappeler la conception de Winnicott . La relation entre le psychisme et le corps s'établit progressivement au cours du développement ; l'individu acquiert le sentiment d'habiter son corps grâce au soutien et au maniement de celui-ci par la mère, grâce à l'ensemble des soins physiques et psychiques reçus. Au terme de ce processus le corps vivant est ressenti par l'enfant comme le noyau de son moi imaginaire. Lorsque cette « collusion psychosomatique » n'est pas solidement établie, il peut exister une dissociation entre le corps et le psychisme. Parfois le moi - le « soi » pour Winnicott - se réfugie entièrement dans l'esprit, parfois, il ne peut décoller d'un corps carencé. Certains symptômes psychotiques constituent des états de chaos organisé destinés à masquer une désintégration sous-jacente plus sérieuse. Ceci constitue un éclairage possible des nombreux problèmes

physiques de Brigitte, dont on apprend que la propre mère aurait attendu, à la naissance, trois jours avant de s'occuper d'elle en raison du souvenir de la naissance, avant Brigitte, du frère malformé et déjà décédé ; elle sera ensuite rapidement éloignée de sa mère, mise en pension.

Le développement de l'enfant exige en outre qu'il rencontre un environnement indestructible sur son chemin. Or, pour Brigitte, il est dès la naissance question de malformation et de mort d'enfant. Du côté de Michel, la naissance constitue une question de vie ou de mort tant pour sa propre mère, que pour lui-même. Par la suite, les phobies de la mère traduisent les craintes qu'elle entretient pour la vie de son fils. Enfin, Michel entend l'annonce de la mort de son père. Un enfant manifeste normalement de l'agressivité vis-à-vis des objets qui l'entourent, mais c'est seulement si l'objet attaqué reste présent et n'est pas détruit et c'est seulement si cet objet n'exerce pas de représailles que l'agressivité de l'enfant peut s'exprimer librement sans soulever l'angoisse de détruire ou de perdre l'objet. Dans ces conditions seulement, l'agressivité n'évolue pas dans le sens de tendances antisociales et délinquantes. L'environnement indestructible est ce qui permet aux pulsions agressives d'être dominées par les pulsions libidinales. La confiance dans le caractère indestructible de la relation à l'autre prend le pas sur l'agressivité qui menace toujours cette même relation, et avec elle, l'anéantissement possible des partenaires. Cette dynamique constitue un élément décisif dans le statut de l'altérité pour un sujet ; lorsque la sécurité fait défaut, l'autre constitue une menace vitale ; il peut détruire, disparaître ou exercer des représailles. À moins qu'il soit nié, ignoré.

À ces maux et maladies physiques ou réduits au somatique, il faut ajouter la présence constante de la mort dans l'histoire des époux D. Celle-ci est signifiée en tant que mort réelle, mort redoutée, infligée à soi et à l'autre (les tentatives de suicide, les suicides et le meurtre), croyance ou méprise (la mort du père de Michel). De quoi s'agit-il dans ces morts imaginaires et réelles qui basculent dans le passage à l'acte ? Michel-enfant a été sacrifié, tout au moins en parole par l'injonction médicale « Sauvez la mère ». La fonction paternelle s'en trouve pour lui affectée. Il n'a pas de limites, s'accorde la toute-puissance à défaut d'une altérité gérable et ne peut donc donner la limite à son fils, dont le suicide révèle également les difficultés subjectives. L'interdit du meurtre n'est pas seulement une affaire privée, qui se limiterait au cadre familial et au complexe d'Oedipe ; il s'impose et structure également les institutions, dont l'Ordre médical, qui s'arrangent diversement avec ces interdits . Or, les paroles prononcées à la naissance de Michel par l'autorité médicale n'énoncent pas l'interdit du meurtre sans ambiguïté, pour le moins. Il s'agit même d'un énoncé paradoxal à bien des égards : la vie de l'un (la mère) dépend, est ici liée à la mort de l'autre (l'enfant).

C'est l'un ou l'autre. Or, c'est bien dans ces termes que le conflit inconscient du paranoïaque existe et est en même temps invivable : c'est lui ou moi, situation duelle qui se généralise au monde du paranoïaque ou tout autre constitue un double menaçant. Il n'est pas rare d'observer que les paroles prononcées à la naissance d'un enfant prennent pour lui les traits du destin. Il faut ajouter qu'il n'apparaît nulle part qu'ait été donnée à Lucien par ses parents la confirmation d'une valeur narcissique de base qui l'aurait soutenu dans sa déception amoureuse. Ceci constituait pour lui une difficulté supplémentaire.

Enfin, il y a l'argent, signifiant important pour Michel : « aller dans une clinique où l'on paye », « notre fils avait tout », « on pensait léguer notre fortune à la veuve du docteur » (il est étonné qu'elle refuse). L'argent apparaît comme l'objet qui entre en scène pour parer à tout, mais aussi pour faire taire. Il est assurance qu'il ne peut y avoir de manque, de castration ; tout peut par cet objet se réparer, il s'agit là de l'économie, du refus d'un engagement subjectif. Pour Michel, l'argent bouche l'ouverture au sens inconscient des actes ; il est proposé en lieu et place du tiers d'autant plus que ce qui tient lieu de tiers (les médecins, les cliniques, les avocats) peut être acheté. Ici le désir passe par l'argent, et constitue un refus de savoir ; il devrait permettre de tout pouvoir et de ne rien savoir.

C'est à amasser l'argent que leur vie fut consacrée et Brigitte sacrifiée ; n'allait-elle pas jusqu'à conduire les camions ? C'est un moment d'émotion pour Michel que cette évocation révélatrice de l'amputation de la féminité imposée et consentie par Brigitte, consacrée par l'hystérectomie. Dans ce tableau d'ensemble Thanatos est ici à l'oeuvre. Il vise la femme, le féminin, la maternité, l'enfant, la fécondité, le désir, la parole, l'érotique, dans une logique d'autant plus implacable qu'elle ignore tout d'elle-même.

## **Commentaire et conclusion**

Il s'agit dans l'histoire des époux D de la rencontre de deux inconscients par laquelle ils ont partagé, pour un temps, la même passion en une communauté totale. Leur passion est liée à ceci : la mort que s'est donné leur fils, son suicide (auquel ils refusent de croire), invalide un programme de désaveu du père, du tiers, auquel les époux s'appliquent depuis longtemps. Leur folie à deux réside dans une identité de cette passion ; à ce titre, Michel et Brigitte constituent effectivement un couple, inconsciemment. Qu'il s'agisse d'amour entre eux ou pour leur fils, cela semble peu probable à la lecture de tout ce qui précède. Pour

qu'il y ait amour, il faut une altérité des sujets et une ouverture au manque. Tout semble chez eux submergé par la passion. Mais alors quelle est donc cette passion et quel en est l'objet ? C'est ce que nous allons essayer d'analyser en passant par la passion amoureuse avec laquelle la passion des époux D présente des analogies. L'impossible rend la passion mortifère lorsqu'il est nié. L'amour se heurtant à l'impossible se métamorphose en haine ; mais qu'il s'agisse d'amour ou de haine, la passion est identique en sa structure ; négation de l'impossible rapport à l'objet, elle refoule le refoulement et constitue ainsi un temps hors la loi parce que c'est la référence au père qui soutient le refoulement. Toute passion est ainsi effraction de l'ordre symbolique.

Une marge délirante propre, un bord psychotique, existe potentiellement et à l'état d'ébauche dans la passion amoureuse normale ; elle se trouve accentuée dans le cas des époux D. Une marge de folie résulte de trois circonstances de la passion qui cumulent, accroissant ainsi leurs effets : l'existence d'une entrave à la réalisation de la passion qui en augmente la valeur d'affect, un choix d'objet sur le mode de l'idéal, et finalement un enjeu phallique d'autant plus marquant pour le couple D que le refus de la castration y est constant. Finalement, leur histoire n'aurait pas pris cette allure de destin fatal pour toute une famille, si le signifiant du meurtre, celui de la mort de l'enfant, n'avait pas été présent à l'origine. Reprenons ces éléments les uns après les autres.

En ce qui concerne la passion amoureuse, Freud a souligné qu'il faut un obstacle à la passion ; celui-ci provoque une poussée de la libido qui en augmente la valeur d'affect. Cette poussée de la libido, se réalise à deux dans la passion amoureuse en un « narcissisme gémellaire », mais cette poussée de libido peut être partagée à deux - ou par un plus grand nombre de personnes - vis-à-vis d'un tiers. C'est ainsi que dans *Psychologie collective et analyse du moi* Freud prend soin de préciser ce qu'il entend par libido ; il explique, pour supprimer toute ambiguïté, que le mot libido désigne l'énergie des tendances se rattachant à ce que nous résumons dans le mot amour et il ajoute que l'amour constitué par l'union sexuelle n'a pas à être séparé des autres formes d'amour telles que l'amour de soi-même, l'amour que l'on éprouve pour les parents et les enfants, l'amitié, l'amour des hommes en général, l'attachement à des objets concrets et à des idées abstraites. Dans tous les cas cités, il s'agit bel et bien d'un seul et même ensemble de tendances libidinales ; il s'agit du même amour. Cependant, le détournement de la réalisation du but sexuel ou son empêchement donnera à ces tendances un tour tout à fait décisif comme on le verra plus loin par l'obstacle qu'il érige et par l'éclat phallique de l'abstinence.

Un obstacle est présent dans la réalisation de l'amour des parents pour leur

enfant ; l'enchaînement généalogique et sa symbolisation dans la reconnaissance juridique des filiations signifient l'interdit de cette réalisation, désignant cette dernière comme inceste et parricide. Lorsque c'est l'enfant qui présente l'objet de la passion, l'obstacle sous une forme décisive est là présent. Il est accompagné de la part des parents de l'idéalisation la plus massive que l'homme puisse faire : l'enfant sera tout ce que les parents auraient voulu être, il fera tout ce que les parents n'ont pu réaliser. Elle épousera un prince, il deviendra ministre. En ce sens, dans la passion amoureuse du couple et dans la passion pour l'enfant, il en va de même : l'idéalisation caractéristique de la passion s'amplifie avec la logique narcissique du choix de l'objet. Dans ce choix de l'objet, les hommes mettent les exigences de leur imagination en accord avec la réalité : l'idéalisation s'emballe et, parce que l'objet a la plus haute valeur, il faut le sauver à tout prix lorsqu'il se trouve menacé. Telle fut la situation de Lucien pour ses parents.

Le choix d'objet exclusif et la surestimation qui résulte d'une idéalisation inconditionnelle, signent l'essence narcissique de la passion. À travers l'autre, celui qui est passionnément aimé, c'est une relation archaïque à son propre idéal qui est restaurée. Cette dimension narcissique constitue la trame de ce qui apparaît comme le destin aveugle et fatal de la passion. Dans *Pour introduire le narcissisme*, Freud montre que le moi s'aime à l'origine et qu'il continue de s'aimer à travers les objets de son choix ; ceux-ci constituent autant de prétextes pour relancer l'amour de soi. Le moi réalise « fantasmatiquement à travers l'objet (passionnément) aimé le programme narcissique originaire », l'Autre idéal de la préhistoire individuelle. Lorsque l'enfant entre en scène, il questionne, flatte ou dément cette présomption narcissique chez les parents. L'enfant et plus généralement les exigences de la réalité menacent l'amour de soi de déceptions plus ou moins profondes et le désaveu de la réalité constitue une tentative de ne rien en savoir ; il prend des allures désespérées, mortifères. Ainsi l'amour et la haine ont les mêmes fondements narcissiques ; dans le premier cas l'objet flatte le narcissisme, dans l'autre il le menace gravement.

La passion narcissique peut aller jusqu'à l'abandon de la personnalité propre au profit de l'objet. Le moi se dessaisit au profit de l'objet placé au-dessus de sa propre auto-conservation ; la passion amoureuse réalise fantasmatiquement une véritable euphorie narcissique et « le moi s'appauvrit avec d'autant plus d'enthousiasme au profit de l'autre que celui-ci offre un médium à l'idéalisation ». À travers l'autre, celui qui est passionnément aimé, l'amant restaure et incarne une relation archaïque à son propre idéal. Dans le cas d'une perte de l'objet idéalisé, le moi se trouve désemparé à un point critique : l'incorporation de l'objet a ouvert la voie à la domination par celui-ci. C'est ce qui donne à la passion sa tonalité pathologique. Dans l'histoire des époux D, il s'agit

bien d'une histoire à deux, deux qui accomplissent leur passion en se piégeant dans la réalisation obscure d'un objet impossible, allant de la jouissance au deuil.

Le sujet de l'inconscient éclaire le secret de cette fatalité. Nous nous rallions sur ce point à Assoun lorsqu'il nomme l'enjeu du contrat passionnel l'objet phallique. L'objet phallique est ce qui soutient l'idéalisation, sa restauration est ce qui va organiser le drame. Il est ce signifiant, lacunaire et précieux, une valeur psychique commune à l'homme et à la femme occupant une place centrale corrélative au complexe de castration. Il est symbolisé dans les représentations les plus diverses telles que les célèbres équations symboliques citées par Freud (pénis = fèces = enfant = cadeau, etc.) qui ont toutes en commun d'être détachables du sujet et susceptibles de circuler d'une personne à l'autre. Le souci majeur des parents est toujours que leur fils revienne, qu'il ne s'éloigne pas. Surtout ne pas le perdre.

Signifiant de la jouissance en même temps que signe du manque, l'objet du contrat passionnel est une espèce de non être irrécusable, une condition obscure et transparente qui lie les époux pour le pire et par le pire dans une sujétion commune qui va jusqu'au délire à deux. L'objet phallique, dont on attend que l'enfant vienne réaliser la promesse, est à l'origine d'une communauté entre les époux. Les membres de cette communauté sont autant liés que séparés par cet objet qui est à la fois fondateur et foncièrement incommunicable, « inavouable », car il n'est pas d'aveu qui le révèle. Assoun énonce que « l'objet phallique est l'étrange objet de la passion qui ne cesse de ne pas être sur le mode de l'existence ». La communauté fondée sur un tel objet est réunie par un secret, faute de représentation pour le dire, et donc hantée par le risque de la trahison réciproque. L'éloignement insinue le doute ; la crainte que l'autre oublie, s'exile de la communauté passionnelle, fait apparaître la tyrannie du couple, la peur de l'éloignement, la crainte de l'étranger, la phobie de la différence ; l'autre est menaçant, l'altérité est niée. Ce sont les mères qui craignent toute forme de séparation et suivent partout leur enfant. Les couples qui ne peuvent se quitter. Le suicide lui-même est signe de trahison ; il était dans le cas de Brigitte un signe de haine pour Michel.

La folie à deux rappelle la situation psychique créée par l'hypnose : même confusion entre l'objet et l'idéal, même formation en foule à deux, même soumission, même docilité, même absence de critique, même résorption de l'initiative personnelle. Même cohésion, dans la foule, contre un ennemi commun. À quoi il faut ajouter l'abaissement du sens moral, l'impulsivité, la contagion affective et son amplification. Dans ce cas, on assiste également à l'adoption par un individu des contenus psychiques d'une autre personne placée

en position d'idéal. Des groupes entiers de gens psychiquement sains ont été entraînés par les membres psychiquement malades du groupe, des réformateurs du monde et des paranoïaques. Les grands mouvements nationaux et religieux de l'histoire, les révolutions sociales ont eu des mobiles très voisins des processus pathologiques de la folie à deux. Ils furent capables d'actes d'une haute moralité tout comme des crimes les plus violents.

Hélène Deutsch a décrit plusieurs cas de folie à deux dans un article de 1918 . Son article livre en outre des éléments complémentaires les plus pertinents pour comprendre la folie à deux. Dans le premier cas décrit, il s'agit d'une fabulation fantastique partagée par les trois membres d'une même famille. Sans nouvelles du père, parti au front en 1915, la mère, la fille et le fils partagent le même délire : le père est vivant et il reviendra bientôt ; il a un poste au Consulat suédois ; une famille aristocratique leur prépare une villa, une voiture et leur procure un ravitaillement abondant ; le mari jouira de tout ce confort dès son retour. Un fils de cette riche famille s'apprête à épouser la fille, tandis qu'un avenir glorieux attend le fils. Dans l'édification de cette folie à trois, chacun des membres survivants de la famille peut gratifier ses propres désirs. Dans le traitement des trois personnes admises en clinique, Hélène Deutsch observe que la disparition d'une idée délirante fait aussitôt place à une autre idée délirante ; aussitôt qu'un membre de la famille est prêt à corriger une erreur, un autre introduit ses idées, perpétuant ainsi le cycle délirant. Ce que l'on observe dans ce cas, c'est que la fabulation fantastique va dans le sens de la réalisation d'un désir jumelé chez les trois membres de la famille. Mais, il faut ajouter à cela que la base de la maladie partagée gît dans la relation libidinale étroite de ces trois personnes entre elles ; à quoi s'ajoute leur réaction commune à la perte d'un être avec lequel toutes les trois se trouvaient étroitement liées. Ces conditions se trouvent réalisées dans la famille D.

Dans le second cas de folie à deux, Hélène Deutsch décrit un processus d'identification schizophrénique. L'identification schizophrénique décrite se produirait sans réelle relation d'objet à l'objet provoquant ; cette relation purement fantasmatique a cependant un objet réel comme support ; c'est un objet avec lequel il est possible de découvrir les résidus d'anciens liens libidinaux. Un troisième cas concerne un parallélisme entre les idées délirantes d'une femme psychotique (la mère) et la vie fantasmée d'une femme névrosée (la fille). Le lien d'induction de la folie réside dans l'identité des désirs inconscients. Un quatrième cas décrit chez deux soeurs ce qu'Hélène Deutsch appelle une « vraie folie à deux paranoïde ». Dans ce cas, la distorsion psychotique de la réalité de deux individus ne naît pas de l'influence d'une soeur sur l'autre, mais du fait que toutes deux possèdent déjà en commun les contenus psychiques refoulés avant la

déclaration du délire.

Freud est en accord avec Deutsch, si l'on considère le rapprochement établi entre la foule révolutionnaire et la folie à deux quant à l'identité inconsciente des motifs et l'existence du lien libidinal à un tiers. Freud ajoute au tableau de la psychologie des foules la libération des inhibitions et la levée des refoulements, la restauration des tendances perverses infantiles, la violence et l'impulsivité, l'abaissement du sens moral et le recul « sur l'échelle de la civilisation ». Tout ceci devrait permettre une meilleure compréhension du phénomène criminel. Freud ajoute toutefois un élément qui pourrait désigner de manière tout à fait spécifique la problématique de la folie à deux. Il dit en effet que l'on assiste dans l'hypnose, la foule à deux - la folie à deux - non pas à une identification à l'objet, car dans ce cas le moi s'enrichit de celui-ci qui, devenu inutile, peut disparaître ; il s'agit au contraire d'une introjection de l'objet dans laquelle le moi s'appauvrit au profit de l'objet qui subsiste et doit donc, le cas échéant, être sauvé à tout prix. Ceci nous ramène au côté désespéré - prêt à tout - des tentatives de réparation des époux D.

Nous avons jusqu'ici décrit les potentialités délirantes de la passion pour les époux, les conditions de sa progressive constitution (celle-ci remontant probablement à plusieurs générations), son élaboration faite de composantes fantasmatiques partagées. Il convient d'ajouter à cela un commentaire sur l'éclatement de la passion dans une véritable « crise », une débâcle qui fait irruption d'une manière surprenante. Les mobiles sont apparemment incompréhensibles, les réactions en chaîne qui suivent ne le sont pas moins. La crise se présente avec le caractère d'effraction d'une sorte de réel. Par le suicide, un réel insupportable a été mis à vif. Madame D a parlé d'une « succession de hasards malheureux » ; bien plus que cela, c'est à une série de réactions en chaîne que l'on assiste et dont le sens échappe à ses acteurs eux-mêmes. Il s'agit d'une mise à mal de la fonction symbolique, apparente déjà dans le désaveu de la fonction de tiers de la médecine d'abord, de la justice ensuite. La dénaturation du symbolique qui spécifie la famille D - sa remise en question comme réseau de différence et de hiérarchie dans l'espèce parlante - devient insoutenable à la disparition de leur fils. L'attraction passionnée qui a créé le lien, a, en même temps, masqué et donc soutenu la désorganisation symbolique, le désordre fondamental des relations conventionnelles, le brouillage des rôles.

Avec le suicide de Lucien, le maintien de la communauté passionnelle est devenu impossible, son objet ayant déserté le monde. La chute de l'idéalisation provoque un face à face avec l'abjection de l'objet. Mais, malgré tout, cet objet perdu se réfugie dans l'intériorité fantasmatique y cherchant obstinément

réparation. Les idées délirantes constituent une reconstruction du monde objectal disparu : « le délire peut être une part importante de la tentative pour sauver l'objet par identification avec lui » . Dans la suggestion hystérique comme dans l'induction schizophrénique, le sujet adopte une représentation extérieure à lui, mais qui était déjà présente au titre d'un désir inconscient. Un sujet atteint par l'induction d'une idée délirante, tout comme un sujet atteint par la suggestion hystérique de celle-ci, tente de se rapprocher de l'objet par identification ou de retrouver un objet perdu.

Les époux veulent réparer le tort qui a été fait à leur fils. Lorsqu'est engagé un travail de réparation, c'est qu'il faut en rajouter en fantasme pour soutenir une croyance menacée en son objet même. Telle est la logique des époux D qui rencontrent le passage à la limite du délire. Freud a curieusement désigné un point d'intersection entre la passion amoureuse et la psychose ; il évoque le sentiment de catastrophe finale qui est au fondement du délire paranoïaque et il ajoute : « Une autre sorte de déclin du monde, avec une autre motivation, se réalise au sommet de l'extase amoureuse ; ici ce n'est pas le moi, mais l'objet qui absorbe tous les investissements offerts au monde extérieur » . Ainsi le passionné réalise la même situation psychique que le paranoïaque ; dans le premier cas, la motivation est le maintien à tout prix de l'enjeu phallique, dans le second, la motivation réside dans le désaveu de la haine par projection. Les époux D rassemblent des motivations des deux ordres. Ailleurs, Freud souligne la propriété transgressive de la passion . La passion a le pouvoir de supprimer les refoulements et de rétablir les perversions. C'est encore à Freud que nous empruntons une dernière citation : « dans l'aveuglement de la passion, on devient criminel sans remords » . Nous avons conclu, on le voit, au caractère inducteur des idées délirantes de l'époux D ce qui s'accordait à la suggestibilité de son épouse.

S'agit-il finalement d'amour ou de haine ? La question est soumise à une affirmation plus fondamentale : la passion est dans les deux cas de même nature. Elle tente de se rapprocher de la « réalisation » d'une union impossible et là où l'amour suppléait à cette union, la haine et la vengeance ont pris le relais de par la disparition de l'objet, sa mort. Le secret de la passion peut être ainsi ramené à l'impossibilité d'inscrire le rapport sexuel (par sa nature même, par l'obstacle des générations, par la non-réciprocité des sentiments, la disparition de l'objet). Le meurtre, peut-être le suicide, constituent une tentative d'inscrire quelque chose par le sang, inscrire ce qui ne peut s'avouer par aucune écriture. À côté de l'euphorie qui l'emporte, l'amour doit affronter un deuil qui le condamne à la déception. La déception est, dans le cas présenté, aggravée de difficultés symboliques en rapport avec la fonction paternelle. Dans le mythe, ces difficultés

symboliques en rapport avec la filiation sont constantes pour Tristan et Iseut tout comme pour Roméo et Juliette et, d'Orphée à Tristan, le mythe lie l'épreuve de l'amour à celle de la mort. Il ne s'agit donc pas d'un trait pathologique propre au cas présenté, mais d'un fait de structure propre à la passion. Iseut croit à la mort de Tristan ; Roméo croit à la mort de Juliette et les amants en meurent. On se souvient que les époux D refusent de croire au suicide de Lucien ; pour eux la vie dépend de ce refus de croire à la mort. Dans tous les cas, se lève une insurrection contre l'ordre symbolique où les personnages tentent de déjouer le destin sur « l'équivoque des signes de vie et de mort » . Il n'y a pas d'autre solution pour les dissidents de l'ordre symbolique que de passer par cette métamorphose de la mort et c'est ainsi que « victimes de pères injustes, les passionnés vont se livrer à la folie de (ré)inventer une loi » . La mort de Roméo et Juliette aura une valeur fondatrice car elle met fin à une haine séculaire entre les Capulet et les Montaigu et entérine leur mariage secret. Dans le cas de Michel et Brigitte, c'est dorénavant le droit et la psychiatrie qui détiennent l'enjeu de subjectivités en souffrance et qui semblent l'être restées restées, parce que les institutions participent dans leur essence même à l'ordre symbolique.